**Zeitschrift:** Le pays du dimanche
**Herausgeber:** Le pays du dimanche
**Band:** 1 (1898)
**Heft:** 40

**Artikel:** Chez les animaux
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-248184

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 20.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Dimanche, 9 octobre 1898 | N° 40 | Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

# LE PAYS DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

*LE PAYS*, 26me année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 26me année, *LE PAYS*

## CHEZ LES ANIMAUX

On a voulu dire que certains animaux dans des cas donnés, simulaient la mort, ou même, comme le scorpion, se suicidaient. C'est donner à l'animal une faculté intelligente qu'il ne possède pas et qui ne peut plaire qu'aux singuliers philosophes qui nous font l'honneur de nous faire descendre du singe. Disons donc un mot de l'hystérie, du suicide, de la simulation de la mort chez les animaux, d'après le *Cosmos* qui publie une intéressante étude sur un des sujets aujourd'hui à l'ordre du jour dans le monde scientifique :

Une émotion violente peut amener chez les sujets prédisposés des perturbations nerveuses à caractères plus ou moins durables, mais susceptibles de se dissiper brusquement. A la suite d'accidents de chemin de fer, on a vu se produire des paralysies et divers symptômes de l'hystérie ; il y a même une série d'affections classées aujourd'hui dans l'hystéro-traumatisme qui n'ont pas d'autre origine. Cela n'est pas exclusif à l'espèce humaine, et la *Médecine moderne* rapporte sous la signature du Dr Higyer, de Varsovie, deux cas de cet ordre. Il s'agit d'un chat et d'un serin.

Le chat, âgé de neuf mois, fut mordu par un chien qui le poursuivait. Le chat s'affaissa aussitôt comme paralysé, et, de fait, à dater de ce moment, il ne marcha plus qu'en traînant l'arrière-train. Le tiers postérieur du tronc et les extrémités postérieures étaient complètement anesthésiques, aussi bien que la queue qui avait perdu tout mouvement. On n'observa pas d'atrophie des muscles, et les sphincters restèrent intacts.

Deux mois environ après l'accident, une servante, voulant se rendre compte si les chats paralysés retombaient toujours sur leurs pattes comme les chats bien portants, jeta la pauvre bête par la fenêtre du premier étage.

Le chat tomba en effet sur ses quatre pattes, et, résultat merveilleux, au bout d'un instant, détala à toutes jambes. Du coup, cette nouvelle émotion l'avait complètement guéri de sa paralysie sensitivo-motrice.

Le serin exécutait ses trilles les plus variés quand un chat entra brusquement dans la chambre, et, se précipitant sur la cage, la jeta à terre. Le maître accourut à temps pour mettre en fuite l'animal, avant que l'oiseau eût été blessé ou même touché.

Mais la secousse avait été telle que le canari gisait sans voix et sans mouvement sur le plancher de sa cage. On ne put le rappeler à la vie qu'en l'aspergeant d'eau froide. Il reprit alors ses sens, et, au bout d'un instant, se mit à sautiller comme d'habitude. Mais il était devenu absolument muet.

L'aphonie totale persista pendant six semaines ; après quoi, aussi soudainement qu'il l'avait perdue, il recouvra la voix et se retrouva en pleine possession de tous ses moyens musicaux.

C'est la peur, l'émotion violente, qui a provoqué dans les deux cas une sorte de mort apparente suivie d'accidents hystériques.

Ce sont des exemples typiques de maladies, dont fourmille la pathologie humaine et que souvent on suppose à tort simulés.

Les cas de mort apparente chez les insectes et même chez certains animaux supérieurs doivent recevoir la même explication. Ce sont des phénomènes d'hystérie ou d'hypnose. M. Fabre le démontrait récemment dans un curieux mémoire publié par la *Revue des questions scientifiques*. Il provoque à volonté chez le scarite, chez le bupreste et d'autres insectes cet état de paralysie et d'immobilité, dans lequel certains auteurs ont cru voir une attitude voulue de mort simulée.

Les animaux ne simulent pas la mort et ne la recherchent pas sûrement, pour la bonne raison qu'ils n'ont pas l'idée de la mort. M. Fabre fait bon marché de la fable du suicide du scorpion.

La piqûre du scorpion est promptement fatale au scorpion lui-même, c'est un fait connu et facile à vérifier. Ici je cite l'éminent entomologiste : « Arrivons au suicide tel qu'on nous le raconte. Entouré d'un cercle de braise, le scorpion, à ce qu'on dit, se poignarde de son dard et trouve dans une mort volontaire la fin de son supplice. Ce serait bien beau de la part de la brute, si c'était vrai. Nous allons voir.

» Au centre d'une enceinte de charbons allumés, je dépose le plus beau sujet de ma ménagerie. Le soufflet active l'incandescence. Aux premières morsures de la chaleur, l'animal tourne à reculons dans le cercle de feu. Par mégarde, il se bute à la barrière ardente. C'est alors un recul désordonné qui, de ci, de là, renouvelle le cuisant contact. A chaque tentative de fuite, la brûlure reprend plus vive. L'animal est affolé. Il avance et se rôtit ; il recule et se rôtit encore. Désespéré, furieux, il brandit son arme, la recourbe, la détend, la couche, la relève avec telle précipitation et tel désordre qu'il m'est impossible d'en suivre exactement l'escrime.

» Le moment serait venu de s'affranchir de la torture par un coup de poignard. Voici qu'en effet, d'un spasme brusque, le torturé s'immobilise, étendu à plat, tout de son long. Le scorpion est-il mort ? On le dirait en vérité. Peut-être s'est-il lardé d'un coup d'aiguillon qui m'a échappé dans le tumulte des derniers efforts. Si réellement il s'est poignardé, s'il a eu recours à la délivrance du suicide, il est mort, à n'en pas douter. Nous venons de voir avec quelle promptitude il succombe à l'action de son propre venin.

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

# LE JOUEUR

PAR

FRANÇOIS TESSON

V

Le lendemain, dès le point du jour, Pierre Michon fut sur pied.

— Donne-moi l'argent, dit-il à Fortunée. Tandis que tu garderas Andrée, je cours là-bas, aux Enfants-Trouvés, chercher le petit.

L'argent qu'avait économisé la fleuriste n'était point enfoui dans un vieux bas, comme elle le prétendait plaisamment la veille.

Mais, dans un coin de la chambre, au fond d'une antique commode en noyer toute rongée de vers, mais brillante encore sous la triple couche de cire qui la recouvrait comme un fard adroitement appliqué sur les rides du visage, derrière un tas de vieux linges, se cachait une tirelire en terre cuite ; une vénérable tirelire, faite tout exprès pour mettre à l'abri d'une visite indiscrète le dépôt qu'on lui confiait.

Une fente étroite, longue d'un pouce, laissait pénétrer les pièces ; mais, une fois entré, l'argent ne pouvait plus sortir.

Le nid gardait ses oisillons. La prison gardait ses prisonniers. La caisse gardait son trésor.

Il fallait briser la tirelire en terre cuite pour en retirer le dépôt que recélaient ses flancs.

La main de Fortunée trembla légèrement lorsqu'elle tira de sa cachette la tirelire qui contenait son épargne et qu'elle avait remplie pièce à pièce, grâce à ses veilles obstinées à la lueur d'une lampe fumeuse, quand l'horloge laissait tristement tomber dans l'espace le tintement des heures de la nuit, quand la bise ébranlait les fenêtres mal closes de la chambre ; quand le froid bleuissait ses mains amaigries et glaçait sous ses doigts opiniâtres la molle étoffe dont elle confectionnait ses roses.

Dieu seul pourrait nous dire quel poème de larmes, de privations, de souvenirs et d'espérances contenait cette frêle enveloppe de terre vernie.

— C'est le rachat de mon enfant, murmura Fortunée ; et, sans plus hésiter, elle brisa la tirelire contre le pavé.

Il s'en échappa une joyeuse volée de piécettes de toutes valeurs : des gros sous rongés de rouille ; des pièces de dix sous, de vingt sous, de trente sous, de cinquante sous.